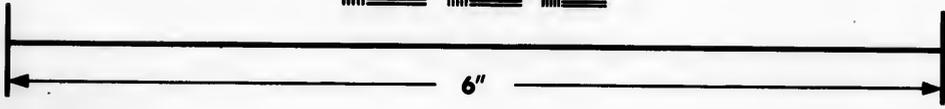
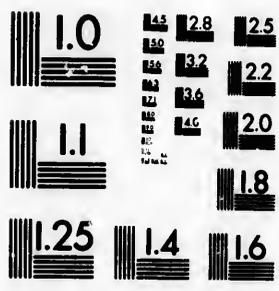


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH  
Microfiche  
Series.**

**CIHM/ICMH  
Collection de  
microfiches.**



**Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques**

**© 1984**

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la  
distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées  
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,  
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont  
pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/  
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata  
slips, tissues, etc., have been refilmed to  
ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement  
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,  
etc., ont été filmées à nouveau de façon à  
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

ire  
détails  
es du  
modifier  
er une  
filmage

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

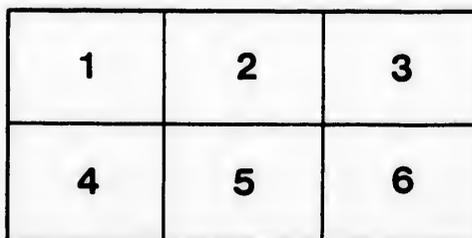
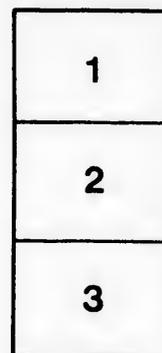
Seminary of Quebec  
Library

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Séminaire de Québec  
Bibliothèque

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

errata  
to

e pelure.  
on à



32X

206 Carton: Agriculture No 1  
10

Bibliothèque,

Le Séminaire de Québec

3, rue de l'Université

Québec 4, QUE.

## LA CARRIERE AGRICOLE

J. FERRAULT,

SEC. DE LA CHAMBRE D'AGRICULTURE DU BAS CANADA.

Lecture donnée sous le patronage de l'Institut Canadien Français,  
le 23 Février, 1860.

### INTRODUCTION.

Il me suffira de vous rappeler l'inauguration de cette salle sous le brillant patronage de Monseigneur l'évêque de Montréal, le style si élégant, les élans si pleins de patriotisme de l'honorable surintendant de notre instruction publique, la haute philosophie du Révérend Supérieur du Séminaire de Montréal, et "les Espagnols en Amérique" par le Rév. Père Taillant, pour qu'il vous soit facile de comprendre combien j'ai du hésiter longtemps à permettre qu'on accola mon nom à celui des hautes sommités littéraires et scientifiques qui m'ont précédé à cette tribune, et dont s'engorgueillit à si juste titre, comme de ses meilleurs soutiens, l'Institut Canadien Français.

Je compris de suite tout ce que j'avais de difficultés à vaincre pour être venu après eux. Je n'avais pour moi ni la réputation des talents et des connaissances profondes qui assurent les succès, ni l'habitude d'un public que l'on connaît pour l'avoir rencontré souvent, je devais me présenter à vous pour la première fois, avec le peu d'assurance d'un début.

J'avouerai naïvement que si je n'eusse écouté que mon courage je n'aurais probablement jamais accepté la bienveillante invitation de faire une lecture sous le brillant patronage de cet institut, mais je me rappelais aussi que j'avais une cause à faire valoir, une cause à laquelle se lient nos intérêts les plus chers comme nation et comme individus puisqu'elle se rattache intimement à nos institutions, à notre langue et à nos lois. A nos institutions ai-je dit? et en effet d'où sont donc sortis ces hommes qui les ont créés, soutenues et qui les soutiennent encore dans les conseils de la nation aussi bien que sur les degrés les plus élevés de la hiérarchie cléricale? Ces hommes qui font la force et la gloire de notre pays sont sortis du modeste toit de chaume de quelque cultivateur de nos campagnes. Et ces vaillants défenseurs de nos libertés canadiennes, nobles victimes de leur conviction, d'où seraient-



ils ? des modestes toits de chaume de St. Denis, de St. Eutache et de St. Charles.

Et notre langue dont nous avons balbutié les premiers mots sur les genoux d'une mère, par combien de souvenirs ne doit-elle pas vivre toujours dans les cœurs bien nés. Oublier sa langue, n'est-ce pas oublier les traditions de famille recueillies pendant les longues soirées d'hiver, ces tableaux de bonheur si vrais et si regrettés par ceux qui n'en ont plus que le souvenir. Hélas ! comme nation, en nous rappelant le temps qui n'est plus, ne devons-nous pas avoir les mêmes regrets ! Jenne encore le Canada balbutie le français sur les genoux de la mère patrie ; les traditions glorieuses qu'il recueillit alors survécurent noblement aux jours de malheurs qui devaient le frapper, et grâce au culte religieux et il a gardé ses souvenirs, le Canada après cent ans d'orphelinat, peut encore se glorifier d'être Français par sa langue, ses institutions, et ses lois. Et si on se demande ou ce culte de notre langue est le plus religieux, il faut laisser la ville pour aller encore sous les toits de chaume où s'abritent également les traditions de famille et les souvenirs du Français Canadien.

Nos lois avec notre gouvernement constitutionnel, se trouvent également liées à cette cause, en raison de l'influence numérique qu'aura toujours notre population rurale sur tous les actes d'une législation basée sur la volonté du grand nombre. Cette cause vous l'avez devinée c'est la cause agricole qui pour le Canada s'élève aux proportions d'une cause nationale. Dès 1640, Monseigneur Laval de Montmorency, premier évêque du Canada, fondait à St. Joachim, au pied du Cap Tourmente, une ferme-école où les jeunes gens s'appliquaient aux travaux de la terre. En 1833 un vieillard auquel je suis fier de tenir par les liens du sang relevait cette cause avec toute l'ardeur de ses faibles efforts ; il créait une institution dont les résultats eussent été infaillibles, si le gouvernement eût compris l'importance de cette création, mais après deux années de déboursés considérables la seconde école d'agriculture fondée en Canada n'exista plus. Par une singulière coïncidence 20 ans plus tard il appartenait au petit fils de ce vieillard d'embrasser la même cause à son insu. Il sortait du collège pour aller à l'étranger en quête de moyens d'instruction dans sa nouvelle spécialité et après cinq années d'étude et de voyages, revenait au pays avec la nomination peu méritée de secrétaire de la chambre d'Agriculture du Bas-Canada. Je suis heureux de saisir cette première occasion qui m'est offerte de remercier publiquement messieurs les membres de la chambre d'agriculture de l'indulgence dont ils ont fait preuve en me confiant la tâche difficile dont ils m'ont honoré. De ce jour je compris que j'avais contracté envers le pays une dette que tous mes efforts ne sauraient jamais racheter ; aussi, malgré toutes les raisons personnelles qui devraient me défendre cette lecture, je crois devoir commencer aujourd'hui l'œuvre à laquelle je me suis vouée et qui devra se réaliser nécessairement s'il est vrai que "vouloir c'est pouvoir."

Cette œuvre se résume pour moi dans l'anoblissement de la carrière agricole par un enseignement complet, offrant aux fils de propriétaires cet ensemble de connaissances qui doit les rendre aptes à administrer leurs domaines, à créer des exploitations, à former leur agents et à por-

ter plus tard à la tribune législative ces lumières, cette expérience qui éclairent et fécondent les discussions dans lesquelles s'agitent les intérêts et les destinées d'un pays. Car avec l'état de choses actuel, sans autre moyen d'instruction que l'exemple de leurs voisins, jamais nos jeunes Canadiens n'embrasseront une carrière n'utilisant que l'intelligence des bras, préférablement aux carrières professionnelles lucratives et nobles pour qui se sent quelques talents et l'ambition du succès.

Dès longtemps on a crié bien haut que l'état arriéré de l'agriculture de notre pays était une honte pour nos campagnes. Oui j'en conviendrai avant tout autre, c'est une honte, mais n'en accusez pas nos cultivateurs auxquels vous refusez tout moyen d'instruction. A vous toute la honte, messieurs les législateurs, et rappelez-vous que si vos premiers hommes d'état, sortis de nos rangs, fussent restés sous le toit paternel, loin d'occuper aujourd'hui les plus hautes positions sociales, ils marcheraient les égarés de ces routiniers de nos campagnes contre lesquels votre patriotisme se révolte avec une chaleureuse indignation. Ah ! tant que les villes sauront payer ainsi la désertion des campagnes, tant que la carrière agricole devra lutter à si peu d'avantage avec les professions libérales plus favorisées, n'espérez pas nous aveugler par vos brillantes déclamations sur l'importance de l'agriculture au point de vue de la richesse publique, sur l'indépendance et la noblesse de notre art, accompagnés de quelques mille dollars votés à notre encouragement. Tout cela n'en impose plus. Vous vous dites les amis les plus sincères de la cause agricole, vous plaignez amèrement l'état arriéré où elle se trouve. Eh bien, venez au milieu de nous, nous enseigner les bonnes méthodes, ou bien votez à nos fils des écoles d'Agriculture où ils apprennent à respecter leur art et à le préférer aux carrières professionnelles si brillantes et dont vous avez su, pour votre part, si bien profiter. Mais jusque-là ne nous reprochez pas notre routine car chaque reproche serait une accusation portée contre vous-même. Moins de beaux discours, messieurs les législateurs, et plus d'actes en sa faveur voilà ce que l'agriculture attend de votre patriotisme.

Pardonnez-moi mesdames, et messieurs, de m'être emporté trop loin dans ces considérations préliminaires, j'aborde mon sujet que vous me permettez de diviser en deux parties. Dans la première je ferai une historique des progrès de l'agriculture jusqu'à nos jours. Dans la seconde après avoir démontré l'état actuel de notre agriculture, je traiterai des voies et moyens de l'améliorer. De manière qu'après avoir montrée ce qu'est aujourd'hui la carrière agricole à l'étranger, je puisse appuyer sur ce qu'elle est et pourrait être en Canada.



## PREMIERE PARTIE.

Dès l'enfance de la société civile, les soins de la culture se bornèrent à quelques façons bien simples, données au sol à l'aide d'instruments primitifs. Riche encore de toute sa fertilité la terre fournissait amplement aux besoins des populations peu nombreuses qui en attendaient leur subsistance. Le grain de semence trouvait autour de lui tous les éléments nécessaires à une végétation luxuriante et arrivait à maturité en dotant le cultivateur d'une riche récolte, fruit de la fécondité toute gratuite du sol. Dans ces circonstances, l'homme devait nécessairement se dispenser de ces labours profonds, de ces énormes fumures, destinées à suppléer d'un côté à la puissance, de l'autre, à la richesse épuisée d'un fonds cultivé dès longtemps. Toutes ses opérations devaient se résumer à recouvrir quelque peu la semence, une nature prodigue, faisait le reste. Les travaux, qu'exigeaient cette culture étaient donc peu nombreux ne demandaient ni force ni intelligence. Aussi étaient-ils laissés à la partie la moins intelligente des populations et ce n'est que plus tard, alors que le sol épuisé refusa de produire que l'intelligence eut son utilité en agriculture.

Avec eux les progrès de la civilisation devaient entraîner, comme conséquence nécessaire, les progrès de l'industrie agricole. La civilisation voulait des centres manufacturiers, pouvant satisfaire aux mille besoins qu'elle sait créer, elle voulait aussi des communications faciles, permettant l'échange des produits indigènes surabondants, contre les produits en demande de l'étranger; or toutes ces conditions se prêtent admirablement aux progrès agricoles. Car du moment que des centres peuplés consomment ses produits, l'industrie agricole n'a plus pour but unique de subvenir aux besoins immédiats de la famille elle devient une source de profits pour le cultivateur; devenu industriel il échange l'excédant de ses produits contre les objets dont disposent les industries manufacturières et commerciales. Plus les centres sont peuplés, meilleurs sont donc les débouchés et plus le cultivateur doit s'efforcer de produire pour rencontrer les besoins de la consommation. A une époque plus reculée, la valeur du sol étant nulle, en raison de l'immense étendue de terrain alors à la disposition d'un petit nombre de possesseurs le cultivateur n'avait garde de rendre par le travail au sol épuisé sa fertilité première. Le seul fertilisateur, économiquement possible pour lui, devait être "le temps," aidé des agents atmosphériques, qui désagrègent les molécules terreuses et préparent aux plantes des aliments nouveaux.

Les pluies et les rosées, non seulement rafraichissaient et suppléaient la végétation de l'humidité nécessaire, mais encore entraînaient avec

elles les balayeurs de l'atmosphère, riches d'atomes fertilisants. L'atmosphère lui-même était un milieu dans lequel puisait abondamment la plante qui végète, s'élève, fructifie et meurt. Par sa mort restituant au sol tout ce qu'elle avait pu en soustraire à l'aide du cheval de ses racines, plus ce qu'elle avait soutiré de l'atmosphère à l'aide de ses rameaux feuillus. Les années en se succédant amenaient toujours de nouveaux éléments de fertilité, et il arrivait un moment où le terrain épuisé avait retrouvé sa fécondité première, à l'aide du " temps " seul, aidé des agents atmosphériques et de la végétation.

Aujourd'hui le temps ne suffit plus pour restituer au sol la fertilité enlevée par les récoltes, le cultivateur doit produire sur toute l'étendue de son terrain et suppléer à l'épuisement par les engrais. Cette augmentation dans les frais de production le force à ne négliger rien des façons à donner au sol pour en augmenter la puissance, de manière à utiliser tout ce que l'engrais renferme d'éléments nutritifs; labours profonds et multipliés, hersage, roulage, égouttements parfaits, le cultivateur ne néglige rien. Ce changement dans le système de culture n'a été amené tout entier que par la civilisation, qui en déterminant la formation des centres manufacturiers populeux, ouvre des débouchés aux produits agricoles. Ceux-ci en augmentant de valeur élèvent le loyer de la propriété foncière et font au cultivateur une nécessité de tirer de son terrain tout l'effet utile possible. Voyons plutôt l'agriculture Flamande avec ses cultures industrielles, ses engrais liquides, sa stabulation permanente, en un mot avec ces mille moyens qui en font l'agriculture classique dont Cordier a dit: " La Flandre Française, placée au sommet de la civilisation, renferme, comme un réservoir immense, des connaissances agricoles, qui se répandent sur les contrées les plus éloignées, de même que les glaciers des Alpes, situés sur les pics les plus hauts, versent les fleuves et la fécondité jusqu'aux extrémités de la terre.

Le sol de la Flandre est uni, fertile, profond et coupé de rivières presque navigables naturellement. La population pressée dans ces plaines fécondes, en raison de la richesse du sol, de la facilité des communications, s'est civilisée plutôt et a ouvert un vaste débouché aux produits agricoles. Le climat est tempéré: les chaleurs et les froids ont peu d'intensité et de durée, les changements de température ne sont jamais brusques le printemps et l'automne se prolongent longtemps et anticipent sur l'été et sur l'hiver; et l'air à la fois doux et humide est le plus favorable à la végétation. Grâce à ce climat, le fermier flamand peut varier sa culture avec tant d'art et disposer si admirablement son travail que chaque saison en raison de la longueur des jours, présente une même quantité d'ouvrage à faire, chaque jour il sème ou il plante et chaque jour il cueille. La même graine peut être semée pendant six mois et récoltée au printemps, en été ou en automne; la terre est toujours labourée nettoyée ou amendée; chaque année un champ produit et chaque année le même champ est en jachère. Cette culture active est alimentée par le voisinage de fabriques, de villes peuplées et commerçantes dont l'influence sur sa prospérité se conçoit aisément. La Flandre française possède plus de moitié de toutes les fabriques de plusieurs espèces établies dans la France entière. Les grands bénéfices qu'elles donnent

ici, ont porté les gens de la campagne, eux-mêmes à s'en occuper, chaque village est comme une grande manufacture, chaque maison à son atelier de filature, de tissage et sa population encouragée par les ressources qu'offre l'industrie agricole, manufacturière, croit rapidement et se presse de plus en plus sur chaque point de ce pays. Tels sont les résultats magnifiques acquis à la Flandre par les circonstances toutes spéciales dans lesquelles elle se trouve. Sa nombreuse population exclusivement agricole devait amener la division de la propriété foncière en une infinité de parcelles, appartenant à autant de propriétaires. Pour vivre de son art sur des étendues de terrain aussi petites le cultivateur Flamand doit donc employer tous les moyens ; aussi la Flandre est-elle rigoureusement un immense jardin dont chaque carré est représenté par une exploitation agricole.

Cet état de choses est certainement admirable et l'on s'étonne à juste titre des produits fabuleux obtenus de nos jours dans un aussi petit coin de terre. Mais à mon sens l'agriculture flamande ne caractérise pas l'agriculture du 19<sup>ème</sup> siècle, l'agriculture d'aujourd'hui. Le cultivateur flamand n'est qu'un jardinier dont tous les travaux sont exécutés à bras d'homme, c'est en vain qu'on y chercherait ces instruments perfectionnés d'invention récente, destinés à remplacer les bras par une forte aveugle et considérée à ce point de vue, l'Angleterre a laissée la Flandre bien loin derrière elle. Douée d'un climat égal, ayant à sa disposition des capitaux énormes et un immense débouché pour ses produits dans sa population manufacturière, l'agriculture anglaise devait nécessairement marcher la première dans la voie du progrès. Les Bakewell et les Collins étonnèrent bientôt le monde par la création de leurs races de Bétail perfectionné ; et le gouvernement anglais cédant à une inspiration heureuse votait 2,000,000 sterlings à l'égoûttement des terres par tuyaux souterrains, c'est-à-dire, au drainage. Des lors l'élan fut donné, les instruments d'agriculture se perfectionnèrent, les concours s'ouvrirent à la rivalité des productions et les produits doublèrent.

L'agriculture avait donc cessé d'être métier et s'élevait au degré d'art et allait bientôt devenir une science. Les savants naturalistes descendant des hautes sphères où ils s'étaient maintenus jusque alors voulurent bien gratifier la terre des fruits de leurs opérations.

La géologie envisage le sol et le sous sol à tous les points de vue qui peuvent intéresser la production et la mise des terres en plein rapport. Elle enseigne à reconnaître l'origine, la nature, la composition des sols et des sous-sols, leurs bonnes et leurs mauvaises qualités ; elle fournit les moyens d'en corriger les défauts et d'en accroître la fécondité ; elle détermine la nature et la proportion des amendements divers que réclame chaque variété de sol ; elle enseigne à rechercher dans le voisinage le plus rapproché ces amendements nécessaires ou à défaut, des équivalents minéralogiques qui puissent produire à peu près les mêmes résultats ; enfin elle permet de reconnaître l'existence des matières exploitables de toutes espèces que le sous sol recèle si fréquemment, et qui semblent avoir été surtout départies aux mauvaises sols comme une compensation à leur infertilité. Le but spécial de la géologie est donc surtout l'amendement des terres ou plus exactement

la transformation de mauvaises terres en bons terrains. Personne n'ignore que la première condition d'une bonne exploitation est un bon terrain, ce que prouve d'ailleurs le prix élevé qu'obtiennent en tout lieu les terres fertiles. Tout le monde sait aussi que sur de bonnes terres les agriculteurs sont tous habiles à obtenir de riches et abondants produits. Celui donc qui possède de mauvais sols ou des terres médiocres et qui dès lors est forcé d'appeler à son aide toutes les sciences, toutes les découvertes, toutes les observations, tous les perfectionnements et les engrais les plus coûteux, pour lutter avec avantage contre la nature ingrate et rebelle de son terrain, atteindra son but plus sûrement, plus promptement, plus économiquement, s'il commence par améliorer son sol, par le transformer en bon fonds, sur lequel ensuite il obtiendra couramment, sans peine, sans faux frais et sans incertitude, de riches et excellents produits. La géologie agricole ne saurait s'écarter de la théorie scientifique et se réduire à l'étude isolée des terres et de la manière de les amender, sous peine de ne faire dans cette science que quelques pas insignifiants, et l'agriculteur entraîné dans l'étude approfondie de cette science, sera frappé de l'admirable enchaînement des phénomènes de la nature, lorsque dans le double fait du soulèvement successif et de la destruction lente des roches et des montagnes, il reconnaîtra l'une des lois les plus admirables, les plus importantes entre celles qui président aux harmonies et aux destinées de la création, l'une de celles qui peuvent le mieux confondre l'orgueil des hommes et révéler plus hautement la sagesse et la majesté de Dieu.

La foudre, la gelée, le vent, la pluie, les sources, les torrents, arrachent chaque jour quelque chose aux roches qui paraissent les plus indestructibles : c'est ainsi que les montagnes les plus élevées, comme les plus humbles se trouvent forcées à une désagrégation, à une destruction très lente, il est vrai, mais incessante ; c'est ainsi que sont produits pour la plus grande partie ces sables, ces limons, ces alluvions, que les fleuves entraînent perpétuellement vers la mer, qui chaque jour se comptent par milliers de pieds cubes et qui sont à la fois l'expression et le résultat de cette loi si naturelle si vraie, si anciennement reconnue, qu'on la trouve déjà formulée dans la Bible : "Les montagnes seront abaissées et les vallées seront comblées."

Si donc on observe des montagnes très anciennes, des montagnes qui depuis des siècles se trouvent exposées aux ravages de l'air et de l'eau, on comprendra sans peine qu'elles ne soient pas aujourd'hui ce qu'elles furent autrefois. Car, remarquez d'ailleurs que dans leur ensemble les surfaces en sont arrondies, que la plupart des roches y sont même, et jusqu'à une profondeur variable, suivant la nature de la roche, dans un état d'altération manifeste ou en complète décomposition, d'où la forme arrondie et surbaissée que ces montagnes tendent à prendre et qu'ont déjà prise les montagnes les plus anciennes.

Ainsi, à la faveur de cette destruction des montagnes, notre globe, partout couvert de débris et de détritns, permet au règne végétal de se développer dans toutes sa fécondité et de fournir à l'homme et aux autres habitants du sol, une nourriture abondante sans cesse renouvelée.

Mais la fertilité de ces détritns ne saurait être de très longue durée.

Les meilleures terres se détériorent, s'épuisent : il fallait donc que les terres pussent se renouveler incessamment ou de loin en loin pour maintenir à la surface du globe l'indispensable fécondité des plantes. C'est à cette nécessité de premier ordre que répond surtout la loi qui nous occupe, car tous ces débris de roche qui se répandent ou que les eaux entraînent et distribuent sur les pentes, dans les bas fonds, dans les vallées sont des terres neuves qui viennent succéder aux terres épuisées ou les amender. Or, quelque inépuisable que paraissent les masses montagnaises dont la destruction lente doit assurer ainsi la fertilité du sol, ces masses finissent par s'effacer ; et les montagnes et les collines disparaissent, ce ne serait pas seulement leurs débris qui manqueraient à l'entretien de la fécondité, ce serait aussi les fleuves, les rivières, les torrents, les ruisseaux qui eux aussi contribuent pour une si grande part à la fertilité du globe et qui cesseraient de couler le jour où les montagnes auraient été complètement abaissées et les vallées entièrement comblées. Il fallait donc un contrepoids à cette loi de la destruction lente des masses rocheuses et il s'est trouvé aussi simple qu'efficace dans le renouvellement des montagnes elles-mêmes par des soulèvements successifs et de plus en plus intenses à toutes époques de la vie du globe.

Mais laissons là les spéculations de la science pour revenir dans le domaine de la pratique. La découverte des coprolites devait éclipser tous les autres services rendus par la géologie et lui donner une nouvelle importance. Déjà l'Angleterre utilisait les os comme engrais aussi bien que la poudrette et le guano ; mais ces matières fertilisantes ne suffisaient pas aux demandes quoiqu'elles eussent obtenues sur les marchés des prix impossibles. En vain avait-on fouillé les principaux champs de bataille de l'Europe. Les ossements des héros de tous les pays, recueillis avec une scrupuleuse égalité, n'avaient pu suffire encore à apaiser la faim toujours croissante de la patriotique Albion.

A ce sujet on a poussé l'indiscrétion jusqu'à dire que l'intendance militaire anglaise s'était réservé tout le blé ainsi produit des os de la vieille garde recueillie à Waterloo. Le pain qu'on en fit avait été soigneusement conservé et distribué dit-on, aux soldats anglais quelques jours avant la prise du grand Rédan. Ce fait d'armes, à lui seul n'établirait certainement pas l'efficacité du moyen employé pour donner aux troupes anglaises quelque chose de la valeur héroïque de la vieille garde. Aussi les journaux de la dernière malle nous apprennent-ils l'arrivée à Liverpool de deux vaisseaux chargés d'une nouvelle cargaison d'os recueillis cette fois en Crimée, probablement sur le champ de bataille d'Alma, d'Inkerman, et puis de la tour Malakoff. Il est à souhaiter que la seconde expérience amènera de plus beaux résultats que la première.

Je disais donc que les fouilles faites sur les champs de bataille en Europe, malgré l'immense quantité d'os qu'elles fournissaient au commerce étaient impuissantes à apaiser la faim de la puissante Albion. La géologie à elle seule remédia au mal en indiquant les gisements d'animaux antédiluviens dont les os et les déjections pétrifiées renferment encore les matières fertilisantes les plus précieuses. Cette dé-

couverte amèna une industrie nouvelle et les copolites s'exploitent aujourd'hui en grand, amenant à leur suite la fertilité et la richesse.

De toutes les sciences dont s'aide l'agriculteur ; la chimie est la plus intéressante chaque fois qu'il veut se rendre compte des nombreuses transformations que subit la matière dans le vaste laboratoire de son exploitation agricole. Qu'il y a loin des particules terreuses que nous foulons aux pieds, au brillant de la fleur qui s'épanouit. Mais quelle distance plus grande encore entre le buisson entraîné dans le ruisseau boueux et ce chef-d'œuvre sublime de la création l'homme, et partant, qui oserait nier que l'un ne soit le produit de l'autre ? Étudions un instant l'admirable enchaînement qui relie le sol, la plante et l'animal pour assurer à l'homme son existence. Le sol et l'atmosphère renfermant seuls la matière première de tout ce qui existe sur notre planète. Je suppose l'homme placé sur une île déserte il aura autour de lui tous les éléments nécessaires à sa subsistance, mais sous une forme si peu digestible il serait condamné à mourir d'inanition, même sur une étendue de terrain suffisante pour nourrir des millions d'habitans, si la végétation ne vient à son secours. Voyez cette graine de trèfle, elle pousse ses racines dans les entrailles du sol, elle choisit les éléments dont elle a besoin pour consolider sa tige, ses larges feuilles s'étalant dans l'air, absorbent les gaz nécessaires à sa nutrition. Déjà les particules terreuses se sont ainsi transformées en composés mucillagineux, dont les organes digestifs de l'homme ne saurait s'accommoder exclusivement, mais dont les herbivores sauront tirer parti. Voyez ce troupeau d'animaux gras broutant à l'envi dans ce riche pâturage. Avec quel empressement ils transforment ces tiges de trèfle, en une nourriture beaucoup plus succulente et plus assimilable pour l'homme, représentée par le plat national Anglais, le "Roast beef of old England."

Avec les yeux de la chimie, l'agriculteur suivra donc avec intérêt ces changements successifs de la nature, guidés par ses soins intelligents. Au moyen de labours répétés il exposera les particules terreuses à l'action si puissante des agents atmosphériques dont le résultat sur le sol sera de rendre solubles et assimilables les éléments dont il se compose.

La matière première ainsi préparée il choisit dans tout le règne végétal la plante qui profitera le mieux des substances nutritives de son terrain il la sème et bientôt son champ se couvre d'une riche récolte de même que par l'analyse il aura déterminé la composition de son sol et celle de la plante qui doit s'en accommoder le mieux, de même aussi par l'analyse de la plante qu'il récolte et des produits qu'il désire, il saura à qu'elle transformation il devra soumettre celle-là pour en obtenir soit de la viande, soit du lait, soit du travail soit de la laine. Ces connaissances d'application journalière exigent pour être utilisées une étude longue et suivie dont on ne saurait nier l'importance.

Presque tous les phénomènes qui se passent à la surface du globe, sont généralement plus ou moins influencés par l'atmosphère, qui intervient, soit par son action mécanique, soit par son action chimique. Si l'on ignorait la nature de l'air atmosphérique et sa manière d'agir on

serait dans l'impossibilité d'expliquer pourquoi une plante végète. Il suffit de mettre dans le vide de la machine pneumatique une plante vivante pour se convaincre que l'action de l'air est indispensable à son existence parce que soustraite à la pression que l'air exerce sur elle, son organisation se détériore ; secondement, parce qu'elle ne trouve plus une partie des éléments qui lui sont indispensables pour se développer.

Il n'y a pas une seule plante soumise à l'action destructive du feu, qui ne laisse un résidu composé d'une partie des éléments que l'on retrouve infailliblement dans le sol ou cette plante a végété. Certains principes fixes sont donc aussi indispensables à l'existence des plantes que les principes gazeux. Or si certains principes fixes sont une condition de l'existence des plantes, il sera indispensable de connaître s'ils existent dans le sol que l'on destine à recevoir ces plantes. L'analyse peut seule donner cette connaissance et à l'étude de l'atmosphère doit succéder l'étude de la composition des terres. Cependant la terre n'agit pas sur les plantes seulement par la quantité et la qualité de ses principes ; elle agit aussi comme masse comme véhicule, comme agent mécanique en un mot. Les céréales demandent des terres riches en phosphates et en silicates alcalins ; mais il peut se faire qu'un sol riche de ces deux substances soit néanmoins inapte à faire prospérer le moindre grain de froment, par exemple, s'il est trop poreux, s'il est trop compact, s'il est trop pierreux ou s'il est trop divisé. L'étude de la nature du sol ne doit donc pas porter exclusivement sur ses éléments, mais aussi sur ses qualités physiques.

La connaissance de la nature du sol pourrait, dans quelques cas être une donnée insuffisante ; elle doit se compléter par la connaissance des principes fixes des plantes que l'on veut cultiver. On sait qu'il y a des végétaux dont les cendres sont riches en alcalis, d'autres en phosphates ou en silicates. Il est évident que dans ce cas, la connaissance du sol suffit pour bien choisir les différents genres de culture. Cependant l'agriculture étend tous les jours ses limites ; elle fait de nouvelles conquêtes. Des plantes étrangères lui sont offertes, et alors il faut ou que le cultivateur s'abandonne aux chances du tâtonnement et de l'essai, ou qu'il s'éclaire, par la connaissance immédiate et préalable des principes minéraux de la nouvelle plante ; la marche qu'il se propose de suivre pour sa nouvelle exploitation. Il faut donc faire suivre l'étude de la composition du sol par l'étude de la composition des cendres végétales, sous un point de vue général.

Chaque récolte enlevant au sol une partie plus ou moins considérable de ces éléments, un moment arrive où la même récolte n'est plus possible ; en cultivant successivement sur la même portion de terre la même plante, on s'aperçoit que les récoltes vont en s'amoindrissant ; mais on pourra obtenir plusieurs bonnes récoltes successives si, au lieu de semer la même plante sur le même terrain plusieurs fois de suite, on fait suivre la culture d'une plante donnée, par la culture d'une plante d'une autre famille. Grâce à ce fait, il est facile de comprendre que chaque plante choisit dans la terre ce qui lui convient ; et que deux plantes différentes, cultivées l'une après l'autre dans le même endroit, peuvent trouver de quoi satisfaire à leurs exigences, si

leurs exigences sont différentes. Une plante riche en principes calcaires pourra succéder à une plante riche en principes siliceux, si le sol qui les a soutenues renferme du calcaire et de la silice. La première aura trouvé les éléments de sa prospérité, sans porter atteinte aux éléments destinés à la prospérité de la plante qui doit lui succéder.

Toutes les considérations, tous les développements qui se rattachent à ce fait capital, constituent ce qu'on appelle la *théorie des assolements* : théorie qu'on ne peut aborder qu'à la condition de connaître préalablement la nature du sol et des principes fixes des plantes. La connaissance la plus profonde de ce qui se passe dans les assolements laisse intact ce principe fondamental, qui est pour ainsi dire, la pierre angulaire de toute l'agriculture : il faut rendre au sol ce que les plantes lui enlèvent. Peu importe que le sol ait été affamé par une culture bien ou mal entendue ; toujours est-il que pour entretenir sa fertilité, il faudra lui rendre tôt ou tard ce que les plantes lui ont enlevé. On effectue cette restitution en introduisant dans le sol ce qu'on appelle les engrais dont l'étude doit être considérée non seulement sous le rapport de leur composition mais encore sous le rapport de leur conservation, de leur valeur relative et de leur emploi.

Le génie rural s'inspirant des données de la chimie et de la physiologie végétale, créait le drainage et les irrigations : d'un côté délivrait le sol d'un excès d'eau mortel pour les jeunes plantes, de l'autre il étanchait la soif des sols du midi, exposés aux rayons d'un soleil trop chaud, en répandant sur les prairies une eau fertilisante, détournée de quelque ruisseau voisin.

Dans le cas où le sol n'a qu'une faible pente, la plus grande partie de l'eau de pluie reste dans sol plus ou moins perméable, car elle ne peut se perdre dans les couches poreuses souterraines, arrêtée qu'elle est par la couche imperméable d'un sous-sol rétentif ; la terre est donc superficiellement humide un certain temps après chaque pluie ; l'eau ne peut s'échapper que par l'évaporation ; le sol se crevasse dans les sécheresses, mais la partie proche du sous-sol reste humide presque constamment. Si en outre le sol lui-même est retentif, tous les inconvénients de l'eau stagnante se rencontrent : l'humidité rend les labours difficiles, retarde leur exécution ou les rend tout-à-fait impossibles ; toutes les façons du sol sont d'un prix élevé ; le manque d'aération des particules terreuses limite la couche active, empêche que les amendements et les engrais produisent tout leur bon effet : l'eau stagnante dans le sous-sol cause un refroidissement continu, car toute l'eau qui s'évapore à la surface prend sa chaleur de vaporisation au sol et au sous-sol ; il en résulte un véritable abaissement de température du sol et de l'air ambiant, et par suite un retard dans la maturation qui peut même être complètement empêchée. Dans le sous-sol, l'eau stagnante non aérée empêche l'accroissement des racines pivotantes charnues qui se putréfient ainsi que les tiges.

Les bons effets d'un drainage complet, bien exécuté, seraient donc de réchauffer le sol, car la chaleur solaire ne sera plus employée à évaporer l'eau surabondante du terrain, mais le sol lui-même ; la hâtivité des récoltes s'en suivra. Lorsque le drainage sera fait sur

une grande étendue, il y aura dans ce lieu un bon équilibre entre les saisons sèches et humides, le sol ne se crevassera plus, les plantes ne seront plus déchaussées, les pluies, les rosées pénétreront dans la terre et l'enrichiront de principes gazeux utiles à la végétation. Le sol devenu friable et sain, sera en tout temps accessible aux charriots, aux instruments de préparation du sol ; les labours et les façons pourront se faire en temps opportun sans exiger des attelages nombreux. L'action des gelées ne sera plus aussi nuisible aux plantes, car l'équilibre d'humidité obtenu régularisera l'action des gels et dégels en les rendant plus lents.

Le drainage équivaut à un approfondissement de la couche arable, car il produit une sorte d'ouverture générale des pores du terrain ; le sol et le sous-sol sont aérés par suite de la friabilité de la terre et de la pluie tombée qu'entraîne en passant de la surface jusqu'aux drains, de l'air agissant sur les molécules terreux. Les amendements et les engrais, par cette aération, produisent tout leur effet, l'approfondissement du sol actif permet la culture des plantes racines et aux plantes ordinaires l'extension de leurs radicules à une grande profondeur. Tous ces effets se résument en définitive en trois espèces de résultats importants pour l'agriculture : *Economie des travaux, augmentation des récoltes, diminution relative de la fumure.*

Ce qui caractérise surtout les progrès faits en agriculture depuis un siècle, c'est le nombre et la variété d'instruments perfectionnés nécessaires aujourd'hui à l'industrie agricole. Il semble qu'en s'améliorant elle eut voulu faire de chaque opération un travail parfait, qui put lui garantir le succès de toutes les opérations précédentes et à venir. Autrement une négligence de détail compromettrait peut-être un ensemble de travaux toujours coûteux. Pour ne parler que du hersage qui recouvre les semailles, quelle importance dans cette opération si simple et dont dépend toute la récolte. Si ce hersage est fait à temps inopportun ou avec un instrument imparfait, la semence mal recouverte ne germera pas. Que deviendrait alors les nombreux travaux qui ont précédés, les labours d'abord, les hersages et roulages ensuite, enfin les engrais mis en terre ? Tout cela constitue un capital dont une partie sera perdue et l'autre ne portera pas intérêt. L'Angleterre a parfaitement compris la position faite au cultivateur d'aujourd'hui, aussi à l'aide d'encouragements prodigués avec intelligence, elle est arrivée à posséder une collection d'instruments aratoires, pour toutes les opérations de la ferme, bien supérieure à tout ce que peuvent offrir en ce genre les autres pays de l'Europe. Non seulement elle a spécialisé les charrues, selon les circonstances de sols et de culture qu'elles ont à rencontrer, mais encore les herses, les rouleaux, en un mot tous les instruments de culture. Après avoir autant fait pour la perfection du sol, elle devait placer la semence dans les meilleures conditions possibles, non seulement de germination mais encore de végétation, pour réaliser dans le produit de la récolte, ce que le cultivateur doit espérer de ses nombreux travaux. Et c'est ici peut-être que l'agriculture a fait le plus de progrès ; la perfection des semis mécaniques est arrivée à ce point que l'on peut, quelque soit le relief du terrain, semer par arpent une quantité variable de graine, à une

profondeur variable, selon les circonstances de terrain et de culture. Les machines à battre anglaises ne sont pas moins parfaites; j'ai vu de ces machines qui toutissaient les gerbes d'un côté, de l'autre emmagasinaient d'elle-mêmes la paille battue et ensachait le grain, séparé en première, seconde et troisième qualité. L'agriculture arrivée à ce point de perfection, ne se contenta plus de chevaux, comme force motrice, il lui fallait la vapeur et sa puissance. Cette introduction dans la ferme qui ne date que de quelques années est aujourd'hui générale en Angleterre et promet de l'être avant peu en France, en Belgique, aux États-Unis. Partout la vapeur est économiquement employée pour le battage des grains, l'approvisionnement de l'eau, le coupage des pailles, foin, racines, le concassage des grains. Depuis quelques années une nouvelle application de la vapeur menace d'opérer une réduction complète dans l'économie agricole. Les labours qui veulent être faits à temps opportun, à une époque déterminée ont exigé jusqu'à ce jour un certain nombre d'attelages correspondants en général à l'étendue labourée annuellement; quant aux autres travaux de la ferme ils sont insuffisants pour occuper économiquement les attelages pendant le reste de l'année. Retrancher le labour ce serait donc retrancher plus de la moitié des attelages nécessaires c'est ce qui est arrivé en Angleterre, par l'emploi de la charrue à vapeur, dont l'invention n'est pas une rêverie d'utopiste, mais bien un fait accompli et pratique pour plus de 40 fermes anglaises.

Vraiment en présence d'un pareil résultat on se sent justement fier de pratiquer un art élevé si haut, non seulement par son importance pour le bien être social, mais encore pour l'ensemble des connaissances qu'il exige et des moyens tout-puissants dont il dispose. Le temps n'est plus où l'idiotisme de l'individu le prédestinait à la carrière agricole. Loin de là, l'agriculture aujourd'hui compte assez d'hommes haut placés dans les sciences, pour que les plus grands talents de tous les pays, malgré l'étude et les connaissances que je leur suppose ne puissent gagner quelque chose au contact des hommes occupant les premiers degrés dans l'échelle du mérite agricole. Nous avons vu sommairement ce que pouvaient la géologie, la chimie et le génie rural en agriculture, voyons maintenant la nécessité des connaissances zootechniques dans les soins à donner aux animaux domestiques.

L'agriculture c'est le bétail. Ce principe, la base de toute bonne agriculture, fut longtemps méconnu dans le monde agricole, et ce n'est qu'après de longues et savantes discussions, éclairées par les faits, qu'il a été justement accepté par tous. Le bétail est un mal nécessaire avait-on dit, et cette fausseté avait fait son chemin suivie de près par les conséquences les plus désastreuses. En acceptant ce principe, le cultivateur ne voyait plus dans son bétail qu'une consommation improductive dont le seul rôle se bornait à la production exclusive des engrais. Dès lors tous les individus avaient à peu près la même valeur à ses yeux. Tous pouvaient consommer ses fourrages et les convertir en engrais, peu lui importait donc la perfection des formes, le choix de reproducteurs puisque le bétail était rigoureusement un mal nécessaire. Bien plus pour être conséquent avec son principe, et réaliser la production économique des engrais, le cultivateur devait

de préférence adopter dans ce cas, car alors, le capital engagé étant moindre, de même que les chances de pertes accidentelles, il en résultait une économie proportionnelle dans le produit, les fumiers. En un mot le cultivateur était placé vis-à-vis de son bétail dans l'obligation rigoureuse de lui appliquer ce principe absurde que "l'argent épargné est le premier gagné."

Cet état de choses semblait devoir exister toujours lorsqu'un génie créateur, Backewell, dota l'agriculture de races spéciales avec lesquelles il n'était plus permis de scutenir que le bétail était un mal nécessaire et de ce jour datent à proprement parler les progrès de l'agriculture moderne. Devenu une source de profits et une spéculation lucrative, le bétail força le cultivateur à augmenter ses ressources fourragères. Formés en grandes parties des gaz soutirés de l'atmosphère ces fourrages transformés en engrais vinrent ajouter à la fertilité du sol. C'est ainsi qu'avec l'amélioration du bétail, la richesse du sol s'est élevée aux plus hautes périodes de fertilité et qu'il est impossible de ne pas reconnaître aujourd'hui que l'agriculture c'est le bétail.

Pour ne parler que de l'espèce bovine longtemps on a cru qu'un seul individu pouvait indifféremment produire de la viande, du lait, du travail. C'est même une opinion enracinée encore dans quelques localités, éloignées des centres, qui n'ont pas encore reçu la lumière jetée depuis longtemps sur cette question par les expériences nombreuses et concluantes qui ont été faites, dans le but de déterminer quelles étaient les conformations qui utiliseraient le mieux un poids donné de fourrages, de manière à lui faire produire la plus grande quantité de viande, de lait ou de travail. Or, ces expériences comme on le sait, ont démontré que les conformations inhérentes aux aptitudes des spéciales s'excluaient réciproquement; autrement dit que la conformation d'une vache laitière différait du tout au tout de la conformation du bœuf d'engrais, et que le bœuf d'engrais serait une impossibilité comme bœuf de travail.

Je m'explique: la vache laitière possède une poitrine rétrécie, un ventre volumineux, des muscles émaciés, une encolure longue, des extrémités grêles. Le bœuf d'engrais au contraire, veut une poitrine large, des extrémités courtes et bien musclées, une ossature fine, tandis que le bœuf de travail exige une ossature grossière, et pas trop de largeur de poitrine qui détermine toujours l'écartement entre les membres antérieurs, par cela même un déplacement considérable du centre de gravité pendant la marche et comme conséquence nécessaire la lenteur dans les allures.

La perfection obtenue dans l'espèce bovine se reproduit également dans les autres espèces domestiques. Le cheval n'a pas été négligé dans cette œuvre d'amélioration, non plus que le porc et le mouton mais le temps me manque pour entrer dans de plus grands détails.

Mais pourquoi continuerai-je cette énumération des applications de la science à l'agriculture, ne faudrait-il pas des volumes pour en donner une idée quelque peu exacte et je ne puis disposer que de quelques instants. Que ne puis-je vous transporter là où les faits parlent aux yeux le langage de la conviction. En Angleterre nous verrions les terrains humides parfaitement égoutés au moyen de tuyaux

souterrains, les terrains n'ayant pas l'humidité nécessaire, irrigués par des prises d'eau habilement conduites. Nous verrions les instruments les plus parfaits exécuter toutes les façons données aux sol et l'emploi des engrais les plus puissants. Nous verrions encore les plus beaux types de conformation chez les animaux de toutes espèces destinées à une aptitude spéciale. Il semblait que le progrès agricole ne pouvait aller au-delà, pourtant, l'agriculture anglaise a su résoudre un problème plus difficile encore qui consiste dans l'irrigation des terres cultivées au moyen d'engrais liquides. Ces engrais préparés dans la cour de ferme se distribuent au moyen de tuyaux souterrains sur toute l'étendue de la ferme et tombent au gré de l'agriculteur en pluie fertilisante, dirigée au moyen d'un conduit en caoutchouc semblable à ceux dont on se sert en été pour abattre la poussière de nos rues. Avec cette disposition, non seulement on peut donner au sol les engrais les plus riches présentés sous la forme la plus assimilable mais encore les distribuer à mesure que les plantes les réclament pour assurer une végétation luxuriante. Depuis longtemps déjà l'Angleterre employait le guano importé à grands frais du Pérou. Cet engrais pulvérulent était répandu en couverture sur les récoltes qu'il devait féconder bien souvent en pure perte lorsqu'une rosée abondante ou une légère pluie, en le rendant soluble, ne l'incorporait avec le sol. Aujourd'hui l'agriculteur anglais sème son guano à l'époque la plus favorable de la végétation et fait suivre le semis par un arrosage. On conçoit qu'avec ce système on obtienne les plus hauts rendements.

Dans le midi de la France nous verrions les eaux de la Durance venir fertiliser par le dépôt de son limon des places d'une stérilité inconcevable hier et donnant en récoltes les plus hauts rendements aujourd'hui. L'homme en cela a imité la nature, il a fait une prise d'eau à la rivière, l'a conduite dans son champ et retenu là par une légère digue haute de deux ou trois pieds. Le sol jonché de petits cailloux roulés entre lesquels se hasardaient quelques timides brins d'herbe à peine visibles, s'est couvert d'un premier dépôt, les eaux se sont écoulées par un canal, un nouveau dépôt a été formé et ainsi de suite, jusqu'à ce que le sol artificiellement créé ait atteint 18 pouces d'épaisseur, ce qui arrive dans l'espace de 4 à 5 mois. La charrue alors prépare le terrain pour la semence et l'agriculteur obtient les plus hauts rendements ; après un certain nombre d'années de culture épuisante un léger dépôt répare tout et restitue au sol sa fertilité première.

Dans le nord nous verrions près d'Auvers l'exploitation agricole dans toute son activité vigoureuse. Nous verrions un seul agriculteur faisant valoir 900 arpents de terre dont moitié en Betteraves et moitié en blé. Le blé trouve un débouché facile sur le marché voisin, la paille sert à l'alimentation du bétail. Les betteraves sont transformées en sucre brut puis raffiné dans la même exploitation. Les résidus de cette fabrication sont les mélasses et les pulpes, les premières sont distillées sous formes de flegmes à 50°, rectifiés encore dans la même exploitation pour former les alcools de 90°. Les pulpes servant à l'alimentation de 400 bœufs soumis à l'engraissement et tenus à l'étable pendant toute l'année. Le personnel de la ferme

s'élève habituellement de 200 à 300 ouvriers et ouvrières. Voilà l'agriculteur d'aujourd'hui.

Dans le Milanais nous verrions des irrigations qui font à juste titre la gloire de l'Italie. Là, grâce au climat égal dont jouit l'agriculteur il n'a qu'à se garder de quelques jours de froid qui arrêtent la végétation l'hiver, et il y réussit aux moyen des irrigations. Si la gelée s'annonce il fait couler sur ses prairies une légère couche d'eau, dont la chaleur protège les plantes contre l'abaissement de la température ; les beaux jours reviennent et les prairies sont verdoyantes pendant que sur la route qui les borde la neige, en couches épaisses, sera longtemps à se fondre. Grâce à ces dispositions habiles, les prairies donnent le produit énorme de cinq coupes de foin par année. Les rivières qui les environnent jouissent des mêmes avantages dûs à l'irrigation. C'est ainsi que l'agriculteur d'aujourd'hui s'aide de tous les moyens de la science pour utiliser son art. Il devance même les siècles et dessèche les mers pour convertir en récoltes leurs riches dépôts, jusque là improductifs. La Hollande nous en a donné un magnifique exemple dans le dessèchement actuellement réalisé de la mer d'Harlem. Une large digue l'isola de l'Océan, puis un système de canaux fut creusé à l'intérieur, de manière à assembler les eaux dans deux réservoirs principaux. Un système de pompes puissantes se mit à fonctionner et fonctionne encore pour maintenir le niveau des eaux intérieures de plusieurs pieds plus bas que celui de la mer, séparée seulement par la digue. Quel contraste ! aujourd'hui la charrue ouvre paisiblement son sillon là où pendant des siècles grondèrent tant de tempêtes, ensevelissant sous les flots plus d'une barque désarmée dont les épaves, à demi ensablées, s'élèvent tristement dans la plaine. Oubliant, dans mon enthousiasme ce que ses débris rappelaient de scènes déchirantes, je voyais en eux autant de monuments glorieux à l'art dont la puissance défiant la fureur de l'Océan, savait imposer la vie là où l'homme n'avait jusque là rencontré que la mort.



facilité des débouchés non seulement dans nos centres de commerce et d'industrie mais encore grâce à nos voies ferrées, à nos canaux et à nos vapeurs navigant sur les lacs et les rivières, nous sommes parvenus à la culture moderne, celle des développements rapides du Canada d'aujourd'hui, au point où nous sommes parvenus.

## DEUXIÈME PARTIE

Je me suis efforcé dans la première partie de cette lecture de vous faire un historique des progrès réalisés en Europe jusqu'à nos jours et de l'anoblissement de la carrière agricole. Permettez-moi de terminer en rappelant à grands traits les progrès réalisés chez nous, que je ferai suivre, des voies et moyens d'améliorations que réclame notre agriculture pour devenir une carrière marchant l'égal des carrières professionnelles.

Hier encore notre pays, n'était qu'une immense forêt peuplée de quelques tribus indigènes, sans relations commerciales, vivant des ressources de l'industrie individuelle. Libres comme l'homme au premier jour, elles sillonnaient notre fleuve, labouraient notre sol, habitaient nos bois, vivaient des produits de la pêche, de la chasse, de la culture et parcouraient l'immense étendue de leurs possessions, sans autres limites que celle de leur puissance, sans autre loi que celle de leur liberté. Dans ces circonstances la culture sur un sol encore vierge et enrichi par les débris d'une végétation luxuriante devait se résumer aux opérations les plus simples pratiquées à l'aide des instruments les plus primitifs et cette culture devait suffire amplement aux besoins de la famille, c'était là son seul but. Une production plus abondante eut été sans valeur n'étant pas échangeable, par le fait que tous les individus subvenaient personnellement à leur propre besoin et se trouvaient en conséquence également bien pourvus ; mais à peine le Canada est-il appelé Nouvelle-France, qu'une population active tire du sol d'immenses produits exportés à l'étranger, où ils trouvent un débouché avantageux et permettent au colon Canadien d'obtenir en échange les articles de commerce dont la civilisation lui a fait un besoin. A peine la colonie prend-elle plus de développements que son commerce s'étend, les centres se forment et les voies de communications devenues plus faciles, ouvrent un meilleur débouché aux produits. Alors la production de son côté augmente ; mais le sol, depuis longtemps fertile en récoltes, est partiellement épuisé ; il lui faut une culture plus parfaite, une division plus grande de sa couche arable utilisant bien les derniers éléments. C'est alors que les instruments aratoires se perfectionnent et que la tenue du bétail est devenue nécessaire pour suppléer par les engrais à l'épuisement des récoltes. L'élévation dans les prix de vente permet de rencontrer ce surcroît de dépenses dans les frais de production, et l'agriculture en se perfectionnant devient plus lucrative. Si aujourd'hui on jette un coup d'œil sur notre industrie agricole dans le voisinage des centres, on y retrouve les instruments, le bétail et les cultures de la civilisation la plus avancée. Le haut prix de la propriété foncière, la

facilité des débouchés non seulement dans nos centres de commerce et d'industrie mais encore grâce à nos voies ferrées, à nos canaux et à nos vapeurs transatlantiques, jusques dans les centres commerciaux de la vieille Europe, voilà le pourquoi des développements rapides du Canada agricole, hier au berceau, aujourd'hui luttant de progrès avec les vieilles nations du continent Européen.

En partant ainsi de l'enfance de l'art nous avons pu suivre pas à pas l'enfant qui grandit avec les siècles. D'abord la forêt recule devant la hache des premiers colons et bientôt l'art agricole exporte ses produits. Aux récoltes succèdent les récoltes, jusqu'à ce que le sol épuisé refuse de produire : les débouchés augmentent avec les voies de communication, avec la population des centres, et autour des villes le cultivateur adopte un système de production basé sur l'expérience acquise et sur les engrais. La nécessité fait loi et généralise une culture meilleure dans un rayon tous les jours plus grand. Plus tard le bruit des progrès réalisés en Europe, rétentit jusque sous le toit de nos cultivateurs, le gouvernement s'en émeut et vote une loi à l'encouragement de l'agriculture ; des sociétés s'organisent, un journal est fondé et l'art agricole à peine sorti du berceau est arrivé à l'âge mûr.

Telle est en substance l'histoire de cet enfant de notre énergie ! N'a-t-on pas droit de s'en enorgueillir au souvenir des fatigues et des sueurs qu'il a cotées ? qu'on se rappelle ce qu'il a fallu aux premiers colons de vrai courage pour s'attaquer à l'épaisse forêt, dont le code impénétrable semblait protéger si puissamment notre belle vallée, à cette forêt qui, semblait-il, devait demeurer là, debout pour jamais, rempart devant laquelle s'arrêterait la hache impuissante d'une poignée d'hommes. Qu'on se rappelle ce qu'il a fallu de travail pénible et persévérant dans cette lutte de tous les jours, exprimée par 7,000, 000 d'arpents de terre défrichée !

Pour moi, ce courage sans éclat, à l'ombre de la forêt silencieuse est mille fois plus beau que la bouillante ardeur du soldat emporté par le prestige éblouissant de la gloire. Certes, je serais le dernier peut-être à refuser à nos ayeux la vaillance bien connue qu'ils tenaient de leurs pères et qu'ils ont léguée, j'espère à leur neveux ; mais en estimant leur travail opiniâtre à l'égal de leur vaillance, je crois ajouter un fleuron de plus à la couronne de brillants, attachée à leur souvenir.

Le Canada ainsi lancé dans les voies du progrès ne s'arrêtera pas en si beau chemin, il suffit de jeter un regard sur Montréal pour nous convaincre de l'énergie rigoureuse avec laquelle notre population sait créer des merveilles. Pas un étranger ne verra sans admiration ces quartiers populeux dont les constructions élégantes semblent avoir surgi de sous terre sous la baguette magique d'une fée, qui a nom, "l'industrie."

Mais si les quartiers de cette ville font l'orgueil de Montréal, le pont Victoria sera l'orgueil du pays, car il donnera la mesure des moyens gigantesques employés au développement de notre commerce, cette artère principale de la richesse des nations.

Dans les sciences et les lettres nous pouvons regarder avec complaisance, l'Université Laval dont la création est un fait accompli, et d'autres institutions nouvelles qui, pour être nées d'hier, ne

nous laissons pas moins tout espérer pour l'avenir. Au milieu de ce développement vigoureux des lettres, des sciences et des arts l'agriculture est-elle condamnée à rester stationnaire ? Je ne le crois pas ; mais le géant est lent à se mouvoir, les 2,000,000 de cultivateurs qu'il comprend ne sont pas encore bien persuadés de la nécessité d'avancer. Si, près des villes nous voyons de magnifiques cultures rivallant avec les champs les mieux cultivés de l'Angleterre, nous voyons aussi, loin des centres, cette bonne vieille routine que pratiquaient nos aïeux. L'agriculture ainsi réduite à l'état de métier ne trouve pas beaucoup d'adeptes parmi nos jeunes Canadiens ayant quelque éducation et ayant pu apprécier les jouissances plus relevées que promettent les professions libérales et le séjour des villes. C'est ainsi que la carrière agricole perd journallement les jeunes intelligences que la providence semblait lui avoir destinés, et qui vont grossir le nombre des surnuméraires dont abondent toute les carrières, « la carrière agricole exceptée. »

Je crois avoir tracé le pourquoi de cet état de choses : le voici. Au sortir du collège nous avons les préjugés les plus faux vis-à-vis des carrières industrielles, parce que dans les sociétés de l'antiquité qui ont été le premier séjour de notre jeunesse, les éléments de l'ordre social étaient entièrement différents de ceux des peuples modernes ; chez ces derniers la puissance des sociétés réside dans leurs richesses et l'industrie étant la seule source de toute richesse, elle serait placée au premier rang parmi les occupations utiles et honorables, si nous n'avions toujours à lutter contre les idées perçues dans notre premier âge et qui nous font chercher ailleurs les qualités et les occupations, que méritent l'estime et la considération des hommes. Ce préjugé car c'en est un, dans l'état actuel de nos sociétés modernes, où l'intérêt public n'est que le faisceau formé de tous les intérêts privés, était venu merveilleusement à l'appui de cette opinion de nos gentilshommes qui eussent cru déroger à leur noblesse, en se livrant à une industrie quelconque. Où sont-ils aujourd'hui ? pour s'être trop livré au culte de leur blason, nous avons vu nos meilleures familles descendre de bien haut, jusqu'aux derniers degrés de l'échelle sociale, tristes victimes de leur morgue orgueilleuse. La carrière agricole présente, il est vrai, dans les idées de nos jeunes gens, quelque chose qui la classe à part parmi les occupations qu'ont pour but la production ; pourtant si l'agriculture nous est présentée comme honorable, dans les nations de l'antiquité, ce n'est pas comme industrie et comme moyen d'acquiescer l'aisance et la richesse, ce n'est pas ainsi qu'elle se présente à nos jeunes imaginations, comme si on avait craint de la souiller par ce rapport avec d'autres industries lucratives : c'est parce qu'elles promettent une vie indépendante, parce que l'homme qui l'exerce se rapproche de la nature, parce qu'elle favorise la pratique de toutes les vertus, qu'on l'offre aux jeunes têtes ardentes comme une noble carrière digne de l'homme libre, et ami de son pays. Mais qu'il y a loin de ces phrases pompeuses à la pénible réalité telle qu'elle existe pour la presque totalité de nos cultivateurs. Ah ! si l'agriculture avait sa science et son art, la carrière agricole n'aurait pas à redouter la concurrence que lui font aujourd'hui les carrières professionnelles. Com-

ment voulez-vous que le jeune homme le mieux disposé du monde, à moins d'être aveuglé d'idiotisme, préfère le métier agricole à l'avenir que promet à son travail et à ses talents, l'expérience de nos premiers hommes qui mieux avisés, ont laissé la campagne pour s'élever au plus hauts postes de la fortune, et de la considération. Voilà le pourquoi du peu d'aspirants à la carrière agricole et par contre de l'état arriéré de notre agriculture. Et tant qu'elle ne saura utiliser que l'intelligence des bras, tant qu'on refusera à nos jeunes Canadiens cette éducation spéciale complète qui peut seule faire de l'agriculture un art et une science, je serai le dernier à me récrier contre la désertion des campagnes par mes jeunes compatriotes que le courage et l'ambition du succès entraînent irrésistiblement vers nos villes. Puisque vous ne savez pas utiliser vos talents allez faire la gloire des carrières professionnelles, et laissez dans son ornière, le char du progrès agricole trainé par la routine et l'ignorance.

Le mal est d'autant plus grand que nous ne voulons pas en guérir. A ce notre système de gouvernement basé sur la volonté du grand nombre, quelle influence énorme aurait notre population rurale le jour où elle voudrait une éducation spéciale à son art. Mais trop faible par caractère pour imposer ses volontés, trop souvent elle marche à la suite de quelques meneurs peu soucieux de ses véritables intérêts. Ils proclament bien l'excellence de l'agriculture; c'est le premier et le plus utile des arts; c'est la base la plus solide de la richesse des nations... Dans les salons, à la tribune, ces vérités sont répétées sous toutes les formes: mais, lorsqu'il est question de sortir du cercle des idées abstraites pour entrer sur le terrain de la pratique et du positif, il semble que chacun pense qu'on a fait assez pour l'agriculture en la décorant d'expressions poétiques, et en lui conférant en quelque sorte des titres de noblesse; peu d'hommes quittent le parquet de leurs salons pour aller se livrer à cette vie que l'on proclame si séduisante et si noble dans les cercles de la société et s'il s'agit de travailler à une loi établissant dans notre pays, un système d'enseignement complet, nos hommes d'état croient qu'ils ont assez fait lorsque dans un discours d'appoint ils ont montré l'agriculture comme la principale source des richesses publiques et privées. C'est que pour tous en dépit de la raison et des raisonnements, l'agriculture n'est presque que de la poésie.

Il est vrai que notre gouvernement a créé des sociétés d'agriculture de comté auxquelles il a voté des fonds d'encouragement, mais voilà qu'après un fonctionnement de quelques années, l'expérience a prouvé que les résultats n'étaient pas ce qu'il devaient être. Mais au contraire, pour nous, les résultats ont été ce qu'avec un peu de réflexion, on devait certainement prévoir. Le problème de l'amélioration de l'agriculture d'un pays, dans son bétail, dans ses modes de culture, n'est pas si facile à résoudre qu'on puisse le poser aveuglement entre les mains de n'importe quel directeur, de n'importe quelle société d'Agriculture. Il eut été important selon nous de s'assurer d'abord sur quelles bases s'appuieraient les sociétés dans leurs appréciations de telle ou telle race, pour tel service, pour telle aptitude, dans l'appréciation de tel instrument, de tel système de culture? On aurait vu

que, pour un grand nombre, la seule base était la PRATIQUE ! Cette toute puissante pratique qui s'insurge avec tant de chaleur contre tout ce qui est science, et trop souvent tranche les questions les plus difficiles avec toute l'assurance du non-savoir, sans même douter, car elle ne raisonne pas. Que dirait-on d'un arracheur de dents, d'un hâbleur de village, ou d'un sacristain exalté dont les prétentions n'iraient rien moins qu'à imposer leurs opinions sur les questions les plus délicates de la science médicale, du droit ou de la théologie ? Sans doute médecins, légistes et théologiens se lèveraient comme un seul homme pour protester contre cette usurpation des droits de la science par le charlatanisme. Ils crieraient bien haut que le fait seul d'avoir cassé quelques mâchoires, plaidé devant quelque juge de paix, ou décoré quelques chapelles ne constitue pas à lui seul un brevet de science en droit, en médecine ou en théologie ; et personne de se récrier. Mais s'agit-il de science agricole, c'est-à-dire de physiologie animale ou végétale, appliquée soit à l'éducation du bétail, soit à la production des récoltes, de chimie et de physique appliqués soit aux transformations que subissent les engrais dans l'alimentation des végétaux, soit à l'action des agents atmosphériques sur les molécules terreux, de mécanique appliquée à la construction des instruments aratoires : Oh ! alors, la science est infuse pour tous, et les opinions, sur les questions les plus difficiles, se comptent à poids égal dans nos sociétés d'agriculture.

C'est donc pour avoir méconnu la nécessité de connaissances agricoles approfondies, que la province a fait une expérience qui lui a coûté plusieurs milliers de dollars, assez cher, ce semble, pour l'engager à agir avec plus de prudence à l'avenir. Aujourd'hui la nécessité d'une éducation agricole acceptée, plusieurs institutions se sont fondées et sont en présence. Dans les circonstances actuelles elles doivent opérer beaucoup de bien nécessairement, mais aucune d'elles ne saurait remplir le rôle destiné à un institut provincial agronomique tel que nous le comprenons. Sans doute le moment n'est pas arrivé ; on ne comprend pas encore la nécessité d'un haut enseignement, on veut surtout faire de la science à la portée de tout le monde, comme si toute la science agricole pouvait se résumer à quelques prescriptions toujours invariables, quelque chose, comme les recettes du "BOU CUISINIER." Trop de science, nous écrit-on souvent, au sujet de notre journal. Trop de science ? et pourtant nous nous sommes gardés de toute discussion vraiment scientifique ; toujours nous nous sommes bornés à l'énoncé des principes les plus élémentaires. Quel contre sens déplorable ! Quoi, Messieurs les praticiens, vous voulez imposer votre opinion sur les problèmes que toute la science agricole a peine à résoudre, et vous ne pouvez déchiffrer les grosses lettres de cette science. Evidemment la position n'est pas tenable. Avouez que des données sur les croisements, sur la théorie des assolements, des rotations, sur la physiologie animale et végétale, sur la construction des instruments aratoires, ne sauraient nuire à votre PRATIQUE qui après tout, n'est que la copie servile des procédés de la localité, modifiés quelque peu, par quelques années d'observations et d'expérience personnelle. Loin de rejeter la science, appelez-la au contraire à votre

secours : aidés de ses moyens vous serez forts. Rappelez-vous que le grand niveau social aujourd'hui c'est l'instruction, et tant qu'aveuglés par les préjugés, vous vous refuserez à son influence, vous demeurerez ce que vous êtes, c'est-à-dire, trop souvent le marche-pied sur lequel s'élèvent des ambitions d'une nullité certaine pour le bien public, lorsqu'elles ne lui sont pas pernicieuses.

Le jour où l'agriculture de notre pays sera dotée d'une école spéciale, nous aurons fait dans la voie du progrès un pas immense. Toutes les questions agricoles soumises à la discussion par un corps enseignant complet arriveraient bientôt à une solution prompte basée sur les données de la science aidée de la pratique. Notre pays aurait bientôt ses traités sur les diverses branches de l'industrie agricole, et de nombreux élèves se répandant dans nos différents comtés populariseraient les bonnes pratiques chez notre population rurale. C'est alors que la résidence à la campagne aura ses charmes pareils que l'agriculteur y ramènera des habitudes en rapport avec les circonstances dans lesquelles il est appelé à vivre.

Dès qu'on a eu considéré comme une espèce de honte la résidence de la campagne, ceux là même qui ne l'avaient pas quittée, adoptèrent comme une sorte de compensation et pour se rapprocher autant qu'il était possible des affaires de la bonne société, les usages et les habitudes que les convenances de la vie urbaine y avaient introduites, dans la distribution des habitations, dans les vêtements, dans les ameublements, dans la division du temps pour chaque journée, et dans toutes les habitudes de la vie privée, c'est-à-dire, dans toutes les circonstances qui exercent le plus d'influence sur les jouissances et le bonheur de chaque jour. Chez les propriétaires habitant encore la campagne, tout fut calqué sur les usages adoptés à la ville, comme si une position et des circonstances si différentes ne devaient pas exiger des habitudes et des usages souvent entièrement opposés. Tout le monde a voulu être citadin, même au village et l'on s'est laissé ainsi entraîner à une multitude d'habitudes qui y rendent la vie tellement gênante et incommode, qu'on a fait disparaître presque tout le charme qui s'attache à la vie rurale, pour les hommes qui la comprennent et qui savent en admettre les conséquences. Lorsqu'un habitant des villes fait un séjour à la campagne, la difficulté qui domine particulièrement ses pensées c'est de savoir comment il emploiera ses soirées ; mais l'homme qui sait vivre hors des villes, n'éprouve guères cet embarras les soirées ne lui sont pas à charge ! car il n'en a pas ; mais en revanche il a de charmantes matinées, parce qu'il se couche et se lève de bonne heure ; et si dans les journées les plus courtes de l'hiver une couple d'heures précèdent le souper qu'il prend immédiatement avant de se livrer au repos, il trouve cet espace bien court, parce qu'il connaît les douceurs de la vie de famille et parce que dans le nombre des occupations qui ont de l'attrait pour lui il en est toujours de sédentaires, bien plus qu'il n'en faut, pour occuper quelques heures de la journée. Au retour de la course du matin, il ne tarde guères à sentir qu'il s'est déjà écoulé longtemps depuis le déjeuner qu'il a pris avant de sortir, il dîne à midi et il trouve bien rarement qu'il soit encore trop tôt : ayant pris

son repas à la même heure que ses ouvriers, aucun moment de la journée n'est perdue pour la surveillance des travaux qu'il fait exécuter. Lorsqu'il revient des champs avec les gros souilliers ferrés qui sont sa chaussure favorite, parce qu'elle est la plus commode à la campagne, dès que les pieds y sont habitués, il entre chez lui librement et sans crainte, et y amène ses amis boués comme lui. Ses vêtements sont ceux qui lui conviennent le mieux pour ses occupations de tous les jours, et il visite ses voisins vêtus comme il se trouve, parce qu'une vaine étiquette ne vient point se mêler à ses relations amicales : il est heureux, parce qu'autour de lui, tout est en harmonie avec les circonstances dans lesquelles il se trouve chaque jour.

Il est facile de prévoir que la vie rurale reprendra bientôt ses droits à la considération, dans la classe des propriétaires aisés : du moment que les populations auront des places et des faveurs à décerner on sera plus disposé à se rapprocher d'elles. Cependant on ne peut se dissimuler que le retour aux habitudes de la campagne sera lent parmi nous ; et il est facile de prévoir que le principal obstacle se trouvera dans l'éducation que reçoivent les jeunes gens, parmi les propriétaires qui jouissent de quelque aisance : cette éducation est encore la suite de la tendance qui a porté jusqu'ici cette classe de la société vers la résidence des villes : si l'on habite encore la campagne on forme au moins le dessein de rendre sa fille digne de tenir une place dans la société des villes, parce qu'on croit lui faire monter ainsi un degré de l'échelle sociale. On la place dans un pensionnat ou elle sera façonnée au ton de la bonne société, c'est-à-dire, qui tend à la détourner à jamais de la vie rurale, voilà à peu près tout ce que recueille une jeune personne de son éducation, au lieu d'y avoir puisé les connaissances, les habitudes et les goûts qui pourraient lui faire trouver tant de charmes dans les soins de famille et de ménage qui doivent remplir toute la vie de l'épouse d'un propriétaire qui habite la campagne.

On me trouvera sévère peut être, mais cette sévérité, vous la comprendrez, Mesdames, en réfléchissant à tout l'intérêt que je dois porter personnellement à cette question. L'avenir dira que j'ai été le premier à embrasser franchement la carrière agricole comme spécialité ; mais dira-t-il aussi que j'ai été la première victime de son impopularité parmi les dames... voilà ma préoccupation, qui doit tout expliquer.

Cette lecture je crains à été trop sérieuse : Si je n'eusse écouté que mon cœur, loin mesdames de vous parler géologie, chimie, génie rural ou zootechnie, je vous aurais conduites par un étroit sentier, gravissant une colline gracieusement accidentée, sous les frais ombrages d'un groupe de pins verdoyants. Nous nous serions arrêtés sous un berceau rustique, élevé là, tout exprès pour nous abriter de la chaleur quelque peu intense d'un beau jour de juin, et penchés sur la croisée, nous aurions trouvé un regard d'admiration mêlée de frayeur pour le ruisseau voisin, tombant de cascade en cascade jusque dans le sombre abîme, béant à nos pieds. Que de pages écrites dans les cours de vingt ans par ces tableaux d'une nature incomparable dans sa suave réalité !... Mais avançons encore.. que voie-je... tout près de

ce lieu de rêverie, une croix que l'amitié a su parer de modestes ornements. Approchons et nous lirons le nom d'une sœur. Ah! c'est que pour l'âge mûr, chez les âmes trempées aux grandes choses qui se passent sans cesse sous les yeux de l'agriculteur, la pensée du sommeil éternel n'effraie pas, elles n'y voient qu'un long repos où l'amitié réunie goûtera, dans un bonheur muet, des jouissances indicibles.

Mais laissons là les rêveries et répandons-nous dans ces allées d'un brillant parterre, dont chaque fleur dans son langage discret vous dira, mesdames, mille choses que je n'oserais penser tout haut. Cueillez un bouquet, et gardez le, je vous prie, comme un souvenir éloigné de la carrière agricole, que je voudrais parer à vos yeux des plus vives couleurs.



